

Remerciement

Je voudrais dire toute ma reconnaissance à M. Rapin, dont les paroles me touchent vivement, et font mieux que rendre justice à mon travail. Et je ne sais comment exprimer mes remerciements à la Fondation Meylan, qui me récompense ici pour la deuxième fois. Je mesure, n'en doutez pas, l'honneur particulier qui m'est ainsi fait, et l'importance de l'encouragement matériel et immatériel qui m'est donné.

*

Comment montrer le chemin qui va de Bach à la musique de notre siècle ? Comment faire sentir que les compositeurs d'aujourd'hui n'ont pas tourné le dos à ceux d'hier, mais qu'au contraire ils les prolongent, en reprennent les exigences, et conquièrent l'héritage qu'ils en ont reçu ? Ces questions sont à l'origine de mon livre sur B-A-C-H.

Jean-Sébastien Bach, dans son *Art de la Fugue*, a tiré un sujet musical des quatre lettres de son propre nom. Après lui, des générations de compositeurs, jusqu'à nos jours, ont traité à leur tour le même sujet de quatre notes. Au travers de leurs œuvres si diverses, on découvre alors comment chaque époque de la musique est parvenue à exprimer sa singularité tout en rendant hommage au passé. Comment chaque époque est devenue elle-même en transmuant le passé qu'elle assumait. Ainsi, le changement naît de la permanence, l'Autre surgit du Même. Telle est la création artistique.

La musique dite « moderne » est réputée difficile. Et sa relation au passé « classique » nous apparaît mal. Nous avons parfois l'impression que de leurs prédécesseurs, les compositeurs contemporains ont gardé l'exigence architecturale et syntaxique, mais qu'ils ont perdu le secret de leurs beautés les plus immédiates.

Cela peut être vrai – mais de la vérité même de notre temps. Nous vivons une époque où, pour bien des raisons, la beauté s'est éloignée. J'essaie précisément de suggérer, dans mon livre, qu'elle n'est pas irrémédiablement perdue.

A mes yeux, le drame n'est pas que la musique moderne et contemporaine soit difficile. C'est que nous nous bercions de l'illusion que la musique classique est facile. Car cette erreur paresseuse nous conduit à supporter sans révolte ses pires contrefaçons et ses plus odieux simulacres.

Nous fermons nos oreilles aux dissonances modernes, mais mesurons-nous à quel point les consonances anciennes sont aujourd'hui exploitées, singées et trafiquées par cette douceuse imposture qu'est l'industrie de la consommation sonore ? Ce que je vise ici, ce n'est évidemment ni la chanson de qualité, ni les musiques folkloriques, encore moins le jazz ou toute autre forme d'expression musicale créatrice. Je ne dénonce pas un genre musical, mais un certain usage ou mésusage de la musique. Je parle de cette inanité sonore qui dans les magasins, les restaurants et les ascenseurs, dans les trains, les avions et les voitures, et même sous l'annonce radiophonique d'un massacre ou d'un tremblement de terre, ne cesse de nous encombrer la conscience et de nous émousser la sensibilité. Je parle de cet obsédant « fond » sonore de nos vies – ce « fond » si mal nommé, parce que précisément aucune forme ne peut se détacher sur lui ; parce qu'il nous condamne à l'informe.

Or, ce simulacre de musique, j'ai parfois l'impression que nous le supportons avec indifférence pour la seule raison qu'il se garde bien d'être dissonant. Nous tolérons placidement, devant nos télévisions, sans hurler au crime, qu'un extrait de la *Cinquième symphonie* de Mahler, après avoir accompagné le film *Mort à Venise* de Visconti, serve de support à une publicité pour voiture (« haut-de-gamme », il

va de soi). Voilà donc ce qu'est devenue la musique dite « classique » : un stimulus éveillant la sensation du confort, un climatiseur sonore, un fauteuil de luxe glissant sur les routes de l'oubli. Est-ce vraiment cela que nous voulons, et que nous préférons aux dissonances parfois douloureuses de la création musicale authentique, celle qui s'efforce d'exprimer notre temps ?

Comment ne pas aimer la musique des siècles passés, la musique « classique » ? Mais si nous l'aimons pour ses atours superficiels, pour ses charmes extérieurs, nous serons sans défense devant une société qui l'exploite comme ces barbares qui jadis exploitèrent le Parthénon pour en faire une carrière de pierre. En revanche, si nous aimons la musique classique pour ce qu'elle a d'essentiel, pour sa forme et sa force, alors nous trouverons les ressources pour repérer et rejeter ses contrefaçons. Et du même coup, la musique de notre temps, si dure et difficile soit-elle, cessera de nous effrayer. Nous oserons être d'aujourd'hui.

A propos d'aujourd'hui, et si mes calculs sont exacts, nous nous trouvons, en ce 22 septembre, à cent jours exactement du passage à l'an 2000. Attention ! Cent jours encore, et certains compositeurs que nous trouvons trop « modernes » seront désormais nés deux siècles avant le nôtre. Nous ne pouvons pas, à ce point, nous quitter nous-mêmes, nous écarteler nous-mêmes ! Il est temps, vraiment, de rassembler nos membres épars.

Le passage au troisième millénaire ne nous empêchera pas, bien au contraire, d'écouter Bach plus que jamais, et Schubert, et Beethoven, et tous les créateurs du passé, qui nous sont nécessaires, qui sont nous-mêmes. Mais ce qui est sûr, c'est que toute vraie musique est exigeante ; celle de Bach ou de Beethoven non moins que celle des modernes. J'ajoute que cette exigence, chez les uns comme chez les autres, est une promesse de conscience. Et que la conscience, parfois, peut être heureuse.